

## » Femmes et famille en Russie d'hier... et d'aujourd'hui...

**Nous vous avons fait part, dans ARC EN CIEL N°155, de la publication de cet ouvrage, dont l'auteure, Hélène Yvert-Jalu, ancien professeur à la Sorbonne, et grande connaisseuse de ce pays qu'elle a visité à de nombreuses reprises, et encore récemment, a bien voulu accepter de faire une conférence à l'intention des membres de notre association.**

**Une bonne trentaine de personnes avaient répondu à notre invitation, le 24 novembre 2008. Nous remercions Madame Yvert-Jalu de bien vouloir résumer ici sa conférence.**

LA RÉDACTION

Cet ouvrage, paru aux éditions du Sextant, couvre 150 ans de l'histoire russe, du tsar Alexandre II à Poutine, en passant par le régime soviétique. Cette histoire est relue «au féminin», c'est à dire, non pas sous l'angle des grands événements historiques, mais porte surtout son attention sur la vie des femmes, la famille et les relations hommes/femmes.

Son point de départ se situe à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quand après la guerre de Crimée en 1855, des hommes, impressionnés par le courage des femmes russes, engagées comme infirmières, ont soulevé pour la première fois «la question féminine», réclamant pour elles le droit à l'instruction, afin, disaient-ils «qu'elles soient de meilleures épouses et de meilleures mères».

Cette étude se poursuit, jusqu'à nos jours ou plus exactement jusqu'en octobre 2007, date de l'assassinat de la journaliste, A. Politkovskaïa,

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'Empire russe était un pays en très grosse majorité constitué de paysans. Le recensement de 1897 en dénombre 84%. Comme dans d'autres sociétés paysannes, les mœurs étaient très patriarcales. L'habitation regroupait sous l'autorité du chef de famille, en général l'homme le plus âgé, les ménages des fils, les filles non mariées, et divers collatéraux. Les filles quit-

taient le domicile paternel quand elles se mariaient, pour vivre dans la famille de leur époux. Il existait toutefois un modèle culturel russe spécifique, relatif à la famille qui avait comme particularité d'associer le pouvoir patriarcal du chef de famille et la parité entre les fils, égaux devant le patrimoine. L'autorité du maître de maison, était en outre tempérée par le conseil de famille, composé de tous les hommes mariés (un célibataire n'ayant pas droit au chapitre). Quant à la maîtresse de maison, la femme du maître de maison, elle conjugait la soumission à son mari à une autonomie presque totale dans ses fonctions, à l'intérieur de la maison. De plus, en raison du respect dû aux personnes âgées, quel que soit leur sexe, la grand-mère apparaissait comme une figure forte; elle régnait non seulement sur ses filles et brus mais également sur ses fils qui cohabitaient avec leurs parents.

Le mariage revêtait un caractère sacré et seule l'Eglise était habilitée à prononcer et enregistrer les unions conjugales. La pratique religieuse se mêlait étroitement à la vie quotidienne à travers d'innombrables fêtes qui rythmaient la sociabilité villageoise. Les intérêts collectifs, économiques et démographiques l'emportaient sur les désirs personnels.

Cependant, la famille traditionnelle allait être fortement ébranlée par la modernisation et les femmes, dans cette déstabilisation, étaient destinées à jouer un rôle essentiel;

Avec l'essor de l'industrialisation, on assista à partir des années 1880 à un afflux des paysans vers les villes et à la naissance d'un prolétariat qui se concentraient dans quelques grandes villes ou dans quelques régions industrielles.



«l'ouvrier et la kolkhoziennne», monument symbolique de 25m de haut, réalisé par Vera Moukhina pour l'exposition universelle de Paris en 1936.

Le nombre des ouvrières, d'abord tout à fait minoritaires augmenta considérablement au moment de la guerre du Japon en 1905-1906 où elles remplacèrent les hommes mobilisés. Puis ce phénomène s'accrut pendant la Première Guerre mondiale. Leurs conditions de vie étaient misérables. Elles ne soutinrent évidemment pas l'Ancien Régime.

Mais parmi les mécontentes il n'y avait pas que des femmes des milieux les plus défavorisés. Les premières à s'insurger contre le pouvoir tsariste avaient été en effet des aristocrates ou des filles de riches marchands et parmi elles, un nombre non négligeable de jeunes filles juives. Poursuivant des études à l'étranger, faute de pouvoir le faire en Russie, elles avaient été mises en contact avec l'intelligentsia russe radicale exilée et étaient devenues progressivement des révolutionnaires professionnelles et cela dès le début des années 1860, après l'abolition du servage qui avait considérablement appauvri une partie des propriétaires terriens.

Les révolutionnaires de l'époque étaient aux antipodes des féministes réformistes. Les partisans de la révolution sacrifiaient volontiers leur vie privée à la cause commune et leurs méthodes étaient violentes, alors que les secondes, pacifistes, ouvertes aux valeurs européennes individualistes, tâchaient d'obtenir davantage de droits et instaurent au sein de leur famille des normes plus égalitaires, refusant de se cantonner à la vocation maternelle.

On peut dater l'apparition des mouvements féministes, également des années 1860. Les premières à avoir une activité importante en faveur des femmes, furent comme les terroristes, des nobles.

On connaît surtout le «Triumvirat», composé de trois femmes qui organisèrent dans la capitale des œuvres sociales au bénéfice des femmes nécessiteuses, des coopératives, des écoles et firent campagne avec succès dans les années 1860-1880 pour le droit des femmes à l'enseignement supérieur.

C'est grâce aux efforts des féministes, au début du XX<sup>e</sup> siècle, que furent obtenus de substantiels acquis pour les femmes: libre accès à l'université, possibilité pour elles d'occuper des postes de responsabilité dans l'éducation et d'être ingénieurs, droit

d'hériter des biens fonciers et immobiliers de leurs parents à l'égal des successeurs mâles. Enfin, après une intense campagne pour obtenir le droit de vote, les femmes russes se virent octroyer le suffrage politique par le gouvernement provisoire de Kerenski, en juillet 1917.

A la veille de la Révolution, il existait une ligne de démarcation très nette entre, d'une part, une minorité de femmes cultivées, libres d'esprit, engagées dans la vie sociale ou publique et jouissant davantage de droits que leurs homologues européennes et, d'autre part, la grande masse des femmes incultes, inébranablement attachées à leurs traditions séculaires et ne concevant pas leur vie en dehors du mariage et de la maternité.

Les bolcheviks qui prirent le pouvoir en Octobre 1917 avaient l'assentiment des paysans (qui ne rêvaient depuis l'abolition du servage que de s'approprier des domaines seigneuriaux) et également, celui des ouvriers, (travaillés par la propagande marxiste), les uns et les autres, souffrant trop des lourds sacrifices imposés par la Première Guerre mondiale. Les femmes remplaçaient dans les champs ou dans les usines les hommes partis au front. Nombreux étaient ceux qui n'aspiraient qu'à la paix promise par les bolcheviks. C'est dans un climat général de mécontentement populaire que le tsarisme fut balayé.

Les nouveaux dirigeants manifestèrent aussitôt leur volonté de détruire toutes les fondations de l'Ancien Régime, afin de reconstruire un ordre nouveau.

Conscients de l'importance de l'institution familiale qui apparaissait selon un cliché de l'époque comme «une des trois baleines soutenant l'édifice bourgeois», les deux autres étant l'Etat et la propriété privée, ils commencèrent par adopter des lois qui marquaient une rupture violente avec le passé : suppression du caractère sacré du mariage par l'établissement d'un mariage laïque, abolition de la puissance maritale et paternelle par l'établissement de la complète égalité en droits des hommes et des femmes comme celle des parents et des enfants, émancipation des femmes non seulement par de droits civils égaux mais aussi par la liberté de divorcer comme celle d'avorter, égalité des enfants issus du mariage et hors mariage.

On ne peut aujourd'hui qu'être frappé

par la modernité de ces lois. Mais à l'époque, Il existait une contradiction trop grande entre elles et les structures de pensée traditionnelle. Encore une fois dans l'histoire de la Russie, la modernisation était imposée «d'en haut», comme du temps de Pierre le Grand.

En agissant de la sorte, le Nouveau Régime, se montrait le digne héritier de l'autocratie ainsi que d'une société paysanne aux principes «communautaristes». Une autre famille plus large, que ce soit une collectivité de jeunes, l'usine, la cellule communiste, ou encore la Patrie, devait se substituer à la famille, comprise dans son sens habituel. Une telle stratégie utilisant la force de la culture traditionnelle pour moderniser la Russie a été qualifiée de «modernisation conservatrice», une modernisation faite d'un alliage hétéroclite d'ancien et de nouveau, où l'individu n'avait pas droit de cité. Bien que la doctrine communiste parlât sans cesse de la création d'un «homme nouveau», il ne s'agissait aucunement d'épanouir la personne mais d'en faire «une brique dans l'édifice de la société».



Photo: Eugène Lomovsky

En tant que tels, hommes et femmes devenaient identiques. Seuls compartaient l'esprit de camaraderie, de solidarité de classe, d'engagement militant. Il était de bon ton de dénigrer la féminité, le souci d'élégance, la galanterie, la politesse, le romantisme. Seule une concession était faite à la fonction de reproduction, mais celle-ci devenait une fonction utile à l'Etat et non plus une affaire privée ; aussi, pensait-on, devait-elle être prise en charge par la communauté. Il était prévu que l'économie domestique soit remplacée par des services étatiques, afin de libérer les femmes, selon les paroles célèbres de Lénine, «de toutes les petites besognes ménagères qui les écrasent, les étouffent, les abaissent, en gaspillant leurs forces par un travail abusivement improductif, mesquin, terre à terre, énervant et écoeurant.» La «femme émancipée» devait donc travailler à l'extérieur, pour ac-

quérir son indépendance financière et participer à la construction de la société communiste.

Il n'était nullement question pour les femmes de leur libération, comprise dans le sens de la conduite de leur autonomie personnelle et la satisfaction de leurs aspirations. Seule comptait la cohésion du peuple soviétique, représenté par le PCUS (Parti Communiste de l'Union Soviétique).

L'autonomie juridique et économique des femmes ne s'accompagna pas, comme l'avaient souhaité les idéologues utopistes, du développement d'infrastructures suffisantes pour prendre en charge toutes les tâches éducatives ou ménagères.

Au lieu de ressentir les bienfaits d'une activité salariée, les femmes se trouvèrent par conséquent écrasées sous le poids d'une double journée : celle du travail au dehors, accompli souvent dans des conditions pénibles et la charge de leur foyer domestique.

Il n'y eut pas non plus de libération sexuelle. L'avortement en l'absence totale d'éducation sexuelle et de moyens contraceptifs devint la méthode habituelle de réguler les naissances, encourageant les hommes à être irresponsables. Surmenées, les femmes, sauf exception, n'avaient guère le loisir de faire une carrière politique. Les hommes d'ailleurs considéraient que c'était leur «fief» et ne les admettaient que pour autant elles entérinaient à l'unanimité les décisions du Parti.

La Seconde Guerre mondiale provoqua des pertes effrayantes : 20 millions environ d'hommes et 6,5 millions de femmes, causant un grave déséquilibre démographique.

Les femmes s'avéraient comme indispensables à la fois en tant que travailleuses et mères. Le modèle proposé était donc celui de «la mère qui travaille». Par un accord tacite passé entre l'Etat et les femmes; celles-ci conjuguèrent leurs obligations professionnelles et familiales, en accordant toutefois la priorité à leur foyer, en échange de quoi, l'Etat les aidait à élever leurs enfants grâce aux crèches, écoles, camps de pionniers et autres équipements qui ne cessaient de se développer. Les babouchki ou grands-mères suppléaient à l'insuffisance des établissements pré-scolaires. La vie quotidienne néanmoins continuait à être très rude. Le niveau de vie général était bien inférieur à celui des Occidentaux.

L'accession au pouvoir de Gorbatchev en mars 1985, fit croire à la population qu'une nouvelle ère commençait. Cependant à l'euphorie des premières années, allait bientôt succéder le temps de désillusions. La «glasnost'» détruisit définitivement les mythes sur lesquels reposait le système. La discordance entre les discours et les situations vécues ne pouvait qu'aboutir à une rupture. Incapable de se renouveler et de répondre aux attentes de la population, le système s'est autodétruit.

Cependant, les femmes n'étaient pas au bout de leurs peines. La condition féminine (exception faite pour quelques privilégiées) s'est même en général aggravée pendant la période qui s'étend de 1992 à 2000, si on ne tient pas compte, bien sûr, de la disparition des files d'attente dans les magasins.

L'introduction de l'économie de marché s'est accompagnée d'une augmentation très sensible des prix à la consommation, d'une baisse générale du niveau de vie, de l'érosion des prestations sociales, de la disparition d'équipements collectifs et de la détérioration des services médicaux étatiques.

On a assisté de surcroît à l'aggravation des pratiques discriminatoires à l'encontre des femmes sur le marché de l'emploi.

Les aspects les plus pénibles d'un capitalisme sauvage se sont alors conjugués



aux aspects les plus archaïques d'une Russie aux mentalités restées patriarcales.

Les femmes russes, néanmoins, ne se sont pas laissées abattre, et l'impression générale qu'elles donnent est d'être fortes, malgré tout.

Pourvues d'une instruction qui dépasse souvent celle des hommes, énergiques, habituées aux difficultés, elles sont souvent seules à assumer toutes les responsabilités au sein de leur famille.

Il s'est ainsi créé un type de famille féminine, et matricentrée, dans laquelle se succèdent des générations de femmes seules, en raison des guerres, des purges, des divorces très fréquents

ou encore de la surmortalité masculine. Rappelons que la durée moyenne de vie n'était pour les hommes en 2005 que de 59 ans (72 ans pour les femmes). Beaucoup de morts prématurées s'expliquent par l'alcoolisme. Nulle part ailleurs sans doute plus qu'en Russie les tensions entre les sexes ne sont si exacerbées. Cependant, le parcours des femmes russes présente, au-delà de leur histoire particulière bien ancrée dans les réalités socioculturelles spécifiques de leur pays, bien des similitudes avec les changements de la condition féminine en Occident : progrès de l'instruction, urbanisation, développement de l'activité féminine, contrôle et la limitation des naissances, égalité juridique, enfin, sécularisation de la société.

Le corps social, dans son ensemble s'en trouve bouleversé et en premier lieu la famille. L'universalité des problèmes qui se posent, face à cette évolution devrait inciter, non pas à regretter avec nostalgie le retour à un ordre révolu, mais à réfléchir sur une nouvelle organisation de la société, telle que la rêvait feu Raymond Jalu, à qui est dédié ce livre, une société qui ne serait plus fondée sur des rapports de force, mais sur des valeurs de partage, de respect des différences et de solidarité.

**HÉLÈNE YVERT-JALU**